

Jean-Pierre de Langlard

LE CŒUR TAMARIN

 Roman 

Copyright © 2019
Jean-Pierre de Langlard
Tous droits réservés.
ISBN : 9781079615739

DEDICACES

À ma mère et mes sœurs Marie-Claire et Martine.

Petit clin d'œil au passage à mes petits camarades, anciens de l'escorteur d'escadre « Guépratte », de la Marine nationale des années 71/72.

Bien qu'inspirés en partie de faits réels, les personnages et situations décrits dans cet ouvrage sont purement fictifs.

REMERCIEMENTS

Remerciements aux Archives Départementales de la Réunion.

Au Journal de l’Ile de la Réunion, pour les coupures de journaux mis à disposition du public aux archives départementales.

Remerciement également à Wikipédia et ses contributeurs.

Remerciements la mairie de Balaruc-les-Bains, et de la ville de Chelles, pour leur site Internet et leurs documentations.

I

Le Boulevard de la Source

Valentin dévalait à toute vitesse ce sentier qui menait à une petite clairière – chemise ouverte, flottante au vent comme un drapeau –, au risque de se casser la figure sur cette sente particulièrement sinueuse et accidentée.

Ce chemin était parsemé de grosses roches en partie enfoncées dans le sol ; mais dont la partie émergente représentait une réelle menace pour quelqu'un qui viendrait à buter sur l'une d'elles. Mais le jeune homme – dont la seule préoccupation était de retrouver sa dulcinée – n'en avait cure, et courait comme un voleur qui aurait toute une caserne de gendarmes à ses trousses.

C'est alors qu'un chien surgit juste devant lui. Lancé comme un bolide, Valentin chercha à éviter l'animal, en faisant un écart qui mena son pied tout droit sur une roche. Le choc provoqua un joli vol plané du jeune homme qui termina sa course dans un fourré agrémenté de belles épines qui firent vite connaissance avec sa peau.

À peine ce dernier – qui était en train de se frotter les mains sur les parties de son torse rougies par les égratignures – se releva, qu'il sentit une violente piqûre dans le cou, une autre sur la joue ; il avait mis le nez dans un joli nid de guêpes. Ces dernières – qui n'aiment guère être dérangées – entreprirent de manifester leur mécontentement sur la peau de l'infortuné garçon qui avait déjà eu son compte avec les épines et ne réclamait pas spécialement un supplément. Mais allez donc faire comprendre cela à des

guêpes en colère. De surcroît, Valentin ne parlait pas leur langue, alors, la seule solution était de courir vite, très vite. C'est ce qu'il fit, tout en remuant les bras dans le vide comme un damné pour tenter de dissuader ces gentilles petites bestioles de poursuivre leur révolte ; passant à toute vitesse entre les arbres, écartant leurs branches de ses mains pour éviter d'en prendre une en pleine poire, c'eût été la goutte de trop..., celle qui a pour mauvaise habitude de faire déborder le vase !

Au bout du chemin, le fuyard aperçut enfin la mer. C'est à cet endroit que ce sentier débouchait sur cette petite clairière qui, tel un belvédère, offrait une vue imprenable sur la ville de Saint-Denis et l'océan Indien. C'est à cet endroit qu'il retrouvait, à l'abri des regards indiscrets, sa Géraldine. C'est là que souvent le soir après le travail, il venait lui parler d'amour, de bonheur, d'avenir..., c'était le moment béni de la journée.

Géraldine était assise sur l'herbe, adossée à un gros tamarinier, arrachant machinalement de petites fleurs, de petites herbes, le regard au loin à l'horizon, perdu dans le bleu du ciel et de la mer ; les pensées vers celui qui avait, à ce moment précis, maille à partir avec les guêpes. Ses cheveux blonds flottaient au vent, en de vagues ondulées, l'aveuglant parfois, lorsqu'ils se collaient sur ses beaux yeux bleus.

Tout à coup, le bruit des pas de course de son bien aimé la fit se retourner, elle le vit débouler du sentier, le visage tout rouge. Couleur provoquée autant par sa course folle que par les piqûres de guêpes et d'épines combinées. Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Après avoir repris son souffle, il lui offrit ses lèvres pour un long baiser. Oubliant sa douleur, le jeune homme serra sa bienaimée à l'en étouffer.

Après un baiser, qui dura une éternité, les amoureux s'écartèrent l'un de l'autre, et la jeune fille regarda le visage de son amoureux en fronçant les sourcils.

« Tu t'es battu contre une armée de guêpes ou quoi ? lui demanda-t-elle sur un ton pince-sans-rire.

— C'est exactement ça, répondit Valentin. D'ailleurs, je M'demande si le combat est vraiment terminé. »

Il jeta un bref regard en arrière, ne voyant plus la moindre trace de guêpe à l'horizon, il en conclut que ses petites ennemies avaient signé l'armistice.

« Ouf ! Elles sont parties. Eh ben tant mieux !

— Ben dis donc ! elles t'ont pas raté mon pauvre gâté ! ajouta Géraldine avec un sourire moqueur.

— C'est ça, paie-toi ma tête, je rigolerais deux minutes si elles

revenaient à la charge et te donnaient la part qui te revient tiens. »

La jeune fille éclata de rire, puis, retrouvant son sérieux, elle tenta de réconforter son petit ami qui en avait bien besoin.

« Mais non, je ne me moque pas mon gâté. Ça doit être douloureux, non ?

— Ça..., tu l'as dit, et attends, ça va enfler aussi, répondit Valentin.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Géraldine, compatissante.

— Ma foi, je n'en sais trop rien.

— Bon ! ben viens, on va s'asseoir », dit-elle, en prenant la main de son amoureux.

Ils se dirigèrent vers un tamarinier qu'ils considéraient comme « leur » arbre. D'ailleurs, ils avaient gravé leurs initiales au milieu de deux cœurs entrecroisés dans l'écorce, immortalisant en quelque sorte leur amour, le baptisant, par là même : *Le Cœur tamarin*.

Géraldine passa la main affectueusement dans les cheveux de son bien aimé, tout en regrettant de ne pas connaître de remède miracle pour soulager les douleurs de ce dernier. Le seul remède en sa possession était l'amour qu'elle avait pour lui. Ensemble, sous leur arbre favori, ils regardaient le jour s'en aller pour laisser place à une douce et chaude nuit, avec pour compagnons : le vent tiède des tropiques et les oiseaux pépianant dans les arbres, leur chantant une exquise mélodie, accompagnés par l'orchestre philharmonique du bruissement des feuilles.

Valentin de Labarre – qui venait de fêter ses quinze printemps – était issu d'une famille d'ouvriers, autant dire pauvre, et travaillait comme manœuvre dans une entreprise de bâtiment et travaux publics dont le patron était un certain monsieur Damien, qui avait pour unique enfant, une fille qui répondait au doux prénom de Géraldine, âgée de quinze ans, elle aussi. Les deux ados s'étaient rencontrés au collège, et lorsque Valentin dut quitter l'école pour aider sa mère à subsister – après le départ de son père –, Géraldine, tout naturellement, l'avait incité à se faire embaucher dans l'entreprise familiale, afin qu'ils puissent se voir aussi souvent que par le passé.

À l'île de la Réunion – en cette période du XX^e siècle que l'on a baptisée, les *sixties* –, la distinction sociale s'était substituée à celle raciale. Dans cette île tropicale, depuis l'abolition de l'esclavage en 1848, les différences se faisaient progressivement sur des critères de rang social. Malheureusement, Géraldine et Valentin ne « jouaient » pas dans la même

cour, mais ils s'aimaient, et c'était bien là le problème. Au regard de la situation, il valait mieux que leur amour restât caché. Pour un « Monsieur » du niveau social de monsieur Damien – qui avait l'appellation de *Gros blanc* –, il eût été effectivement malséant que sa fille fréquentât un manœuvre maçon.

À cette époque, lorsque l'on possédait une voiture – c'était le cas des Damien, ils en avaient même deux – et la télévision dans le salon, on était alors d'un niveau social qui devenait sélectif, voire très sélectif quant à ses fréquentations ; comme se plaisait à dire monsieur Damien : « On ne mélange pas les torchons et les serviettes. »

La Réunion est encore une jeune enfant, culturellement et historiquement parlant. Car si l'île – en tant qu'entité géographique – est née, il y a de cela trois millions d'années, on ne retrouve la première trace de passage d'un être humain (officiellement), en ces lieux, que le 9 février 1513. Il s'agit d'un navigateur portugais répondant au nom de Pedro de Mascarenhas qui accosta sur une des côtes de l'île le jour de la Sainte Apolline, et qui lui donna sa première appellation *Santa Apollonia*. Le navigateur laissa son nom à l'archipel tout entier comprenant : Maurice, Réunion, Rodrigue, et quelques autres petites îles, sous l'appellation, *les Mascareignes*.

Cependant, cette île demeura inoccupée, elle n'était apparemment pas d'un grand intérêt pour les Portugais, qui n'envisagèrent jamais de l'occuper. Si le contraire s'était produit, les Réunionnais seraient des Apoloniens et parleraient le portugais. Et, il y a fort à parier qu'elle serait, de nos jours, indépendante ; mais l'histoire en a décidé tout autrement.

Ce sont des mutins venus de Fort Dauphin – ville du sud-est de Madagascar (aujourd'hui *Tôlanaro*) – qui furent les premiers occupants de l'île en 1646. Déportés sur ce caillou perdu dans l'océan Indien – en représailles à une sédition dont ils se furent rendus coupables à Fort Dauphin – ils furent donc les premiers habitants de l'île, malgré eux, et cela jusqu'en 1649 ; date à laquelle on revint les chercher pour les ramener à Madagascar.

En 1663, Louis Payen – natif de Vitry-le-François – fut le premier habitant « volontaire » de l'île en compagnie d'un autre Européen, dont l'identité demeure incertaine, et dix Malgaches, dont trois femmes. Deux ans plus tard, Louis Payen quittait l'île pour regagner la Métropole. Après un certain temps passé dans les prisons anglaises, il finit par revenir dans

sa ville natale, où il termina son existence en ermite (hermite avec l'orthographe de l'époque).

Mais l'occupation officielle de l'île fut l'installation d'Étienne Regnault (ou Renaud selon les récits de Souchu de Rennefort, dans « Histoire des Indes orientales »), à la tête d'un détachement de vingt hommes en 1665. En compagnie d'un certain Baudry, marchand de son état, demeuré en ces lieux par obligation, car son état de santé ne lui permettait pas d'effectuer le voyage vers Fort Dauphin, sa destination initiale. Voilà donc, brièvement, le début de l'histoire réunionnaise.

Ce dimanche, Valentin s'affairait depuis six heures du matin à réapprovisionner la réserve d'eau, avant de se préparer pour aller à la messe dominicale. C'était le genre de corvée à laquelle il ne pouvait s'y soustraire, puisqu'ils vivaient à quatre : Maïté, sa mère, Marie-Claude, sa sœur aînée, Ilena sa cadette et lui dans la case. Papa étant parti voir s'il faisait meilleur sous d'autres cieux, cette tâche incombait inévitablement au seul homme de la famille. Mais le fils de Labarre le faisait bien volontiers. Sa mère ayant suffisamment à faire avec le ménage, la cuisine et la préparation du linge pour la messe, aidée en cela par sa fille aînée Marie-Claude. Quant à la petite Ilena – à peine âgée de six ans –, elle n'était, de toute évidence, pas encore « taillée » pour les besognes ménagères.

La messe du dimanche faisait partie du folklore. Certains y venaient par conviction, d'autres pour se montrer, ou pour d'autres encore, c'était l'opportunité de colporter les ragots. Bien souvent, les gens avaient la langue beaucoup plus déliée hors de l'église que pendant les prières. Pour les jeunes comme Valentin, c'était l'occasion de se retrouver entre copains. Pour le jeune homme, c'était aussi l'occasion de voir sa bienaimée. Mais juste la voir, car, généralement, bien encadrée par la mère et le patriarche, elle n'avait guère le loisir de lui parler à ce moment-là. Mais peu importe, la voir seulement, c'était déjà le rayon de soleil de la journée.

La corvée d'eau terminée, Valentin pouvait se consacrer à sa toilette dominicale. La salle de bain était à ciel ouvert. En fait, il s'agissait d'un petit cabanon constitué de trois panneaux de tôle et de bois, ainsi qu'une toile de jute en lieu et place de porte, le tout formant un carré, ceci, afin d'avoir un semblant d'intimité. À l'intérieur, il y avait tout simplement un bac, dans lequel on versait de l'eau bouillante que l'on mélangeait avec de

l'eau froide, et cela servait à la fois de lavabo pour la toilette du haut, et ensuite, de baignoire (de très petite contenance), pour le bas.

Après une bonne toilette, il se mit sur son trente-et-un, selon la formule consacrée. Il était tout excité à l'idée de revoir sa dulcinée dans sa belle robe blanche du dimanche.

« Allez ! Dépêche-toi ! dit la mère à son fiston, on va être en retard et on sera debout pendant toute la messe, j'y tiens pas vraiment.

— Oui, m'man ! j'arrive ! »

Valentin se passa délicatement les mains enduites de gomina dans les cheveux et redressa soigneusement la *banane* qui lui tombait sur le front. Ah ! la banane ! Cette fameuse coiffure qui faisait fureur au début des *sixties*, si vous n'aviez pas de banane, vous étiez fatalement une poire.

Même si cette coiffure vivait là son chant du cygne – poussée vers l'oubli quelque temps plus tard, par la fameuse coiffure *Beatles*, accompagnée de la fameuse casquette du même nom, de même que par les non moins fameuses bottines... toujours *Beatles* –, la célèbre banane laissa une marque indélébile dans la jeunesse des *sixties*.

La petite famille arriva devant l'entrée de l'église de l'Assomption de Saint-Denis ; et se dépêcha de trouver une place. Apercevant le clan Damien, Valentin attira sa mère vers le rang voisin, afin de pouvoir regarder sa dulcinée de temps à autre. Après le traditionnel signe de croix – qui relevait davantage du chasse-mouches que du signe religieux –, il tourna la tête vers elle et leurs sourires s'envoyèrent alors un message qu'eux seuls pouvaient comprendre. Le père Damien n'y vit que du feu, ce fut tant mieux pour les jeunes gens.

La messe prit fin dans un brouhaha indescriptible où le motet liturgique couvrait à peine le bourdonnement des fidèles. Valentin profita de la cohue pour s'éclipser et tenter de retrouver sa petite chérie. S'approchant du trio Damien, il vint les saluer.

« Bonjour, M'sieur Damien ! Bonjour, M'dame ! ... Bonjour Géraldine, fit un Valentin quelque peu intimidé.

— Tiens ! bonjour Labarre, répondit monsieur Damien, fais pas trop la fiesta cette après-midi, hein ! il faudra être en forme demain matin, on démarre un nouveau chantier.

— Non, pas de problème patron, je serai en forme demain, vous inquiétez pas », répondit le jeune homme passablement agacé par les recommandations de son patron.

« Pff ! Il pense qu'au boulot c'lui-là », se dit Valentin.

Lui ne pensait pas qu'au boulot, mais à cette jeune fille qui plongeait son regard dans le sien, un regard qui finit par agacer monsieur Damien.

« Bon, allez, on s'en va ! dit-il en tirant sa fille par la main.

— Bon dimanche M'sieur Dame ! dit Valentin.

— Bon dimanche Valentin ! répondit la dame. »

Géraldine se retourna une dernière fois pour regarder son bien aimé, mais se fit rappeler à l'ordre vite fait bien fait.

« Regarde devant toi ! » lui dit son père, sur un ton des plus péremptaires, le même avec lequel il donnait des ordres à ses ouvriers. Le trio s'éloigna sous le regard un peu triste du jeune homme.

Les Labarre rentrèrent directement chez eux après la messe ; dans leur case en tôle. Case en tôle, Cabane, mesure, etc., des expressions variant selon les lieux, mais signifiant la même précarité pour leurs habitants. Peu importe l'appellation, ces petites cahutes en tôle, sans eau, ni électricité, avec une cuisine au bois et des toilettes pour le moins rudimentaires – généralement, un petit cabanon abritant seulement un trou pour accueillir les déjections, un plancher avec un trou pour permettre aux occupants de la case de s'accroupir au-dessus, et des journaux qui faisaient office de papier hygiénique –, ces petites cases étaient des lieux qui n'avaient aucun confort, mais une âme.

Le bois pour la cuisine, il fallait aller le chercher dans les forêts en amont du Boulevard de la Source. La cuisine, de quatre mètres sur deux environ, était située juste en face du logis. Le foyer de cuisson était des plus sommaires : deux gros parpaings, distants d'un mètre environ, servaient de support à deux barres de fer disposées parallèlement, qui servaient elles-mêmes de support aux différents ustensiles de cuisson. Au-dessus du foyer, presque sous le toit, une barre de fer – dont la longueur était sensiblement égale à la largeur de la cuisine – était pourvue de crochets au bout desquels pendaient du lard et des saucisses en fumaison (durant les périodes fastes).

Malgré cette condition de vie difficile, et d'hygiène quasi inexistante, la joie de vivre l'emportait bien souvent sur les conditions de précarité extrême ; surtout les dimanches. Si en Métropole, c'était le jour de la poule au pot – comme l'eût prôné ce cher Henri IV en son temps –, à la Réunion, c'était le jour du cari poulet accompagné de haricots rouges, le tout agrémenté par un rougail tomates (ça décoiffe !). Ah ! le rougail tomates ! Un Zoreil qui y goûte pour la première fois, emprunte aussitôt la couleur du mets qu'il vient d'ingurgiter, tel un caméléon, il change de couleur dans la minute qui suit.

La petite mettait la table, pendant que sa mère prenait son petit *coup d'sec* en fumant sa clope. Le p'tit coup de sec – que les hommes avalaient généralement d'un coup sec (d'où son nom) –, c'était essentiellement, à l'époque, du rhum ou du punch, car c'étaient les seuls alcools pécuniairement abordables pour les pauvres. Ce spiritueux a un petit quelque chose du volcan de l'île. Là encore, celui qui n'est pas habitué, il lui faut faire très attention, car après consommation, la « décoiffe » s'accompagne généralement de « déménagement », avec une grande incertitude quant à son lieu de résidence.

La mère était heureuse de se retrouver là, ce dimanche, avec sa petite famille, et exprimait son bonheur à voix haute en chantant pour accompagner la voix nasillarde de la radio qui diffusait un tube de Sacha Distel : « Oh ! Maman, quel scandale si papa savait ça [...] » Ses enfants la regardaient chanter et danser avec un sourire rempli de tendresse et d'indulgence ; car de toute évidence, leur mère ne serait jamais en tête d'un hit-parade. Valentin, Lui, ses idoles n'étaient pas françaises, c'étaient les stars outre-Atlantique et outre-Manche, parmi lesquelles, une bande de gamins insolents venue de Liverpool.